

Valérie Mréjen : extension du domaine de la lutte anti-pub

Écrivain, plasticienne et vidéaste, Valérie Mréjen sort le dernier tome de sa trilogie : *Eau sauvage*. Elle y développe encore une fois un humour froid, à l'opposé du pathos commercial dominant.

Publié il y a un mois, *Eau sauvage* clôt la trilogie autobiographique de Valérie Mréjen sur la violence des rapports familiaux. Ce dernier tome possède le même magnétisme que les deux premiers : *Mon grand-père* et *L'Agrume*, portraits d'un aïeul fantasque et d'un petit copain fascinant. Mais, cette fois-ci, le procédé d'écriture est différent.

Avec *Eau sauvage*, Mréjen abandonne la première personne. Elle se contente, de petit paragraphe en petit paragraphe, de rapporter fidèlement la conversation de son père. Sa personnalité apparaît ainsi en pointillé, à travers les innombrables messages qu'il lui laisse sur son répondeur, à travers ses questions, ses remarques, ses reproches, ses conseils, sa sollicitude permanente : « Allô, tout va bien, ma chérie ? Non, parce que j'ai vu ce matin dans le journal qu'un immeuble a brûlé dans le XI^e et comme tu es dans le XII^e j'ai pensé à toi en me disant que c'était peut-être chez toi. » Plus loin : « Allez, goûte-moi ces figues. Je t'en prie, pour me faire plaisir. Même pas une petite datte ? Je t'en prie, prends une datte, elles sont très bonnes. Tu préfères une figue ? » Les sauts de ligne entre les paragraphes matérialisent l'absence de réponse. Ces espaces blancs constituent les passages les plus intenses d'*Eau sauvage*. Ils permettent au lecteur d'éprouver à sa guise le tragi-comique de la situation : un rapport bancal répétitif.

Un style factuel, informatif, proche d'une déposition...

La liberté de penser ou de ressentir telle ou telle chose, ou de ne rien penser ou ressentir, fait le charme des livres de Valérie Mréjen. Il n'y a pas de mots en trop, pas de graisse ni d'ornements. Son style factuel, informatif, proche d'une déposition, crée une tension qui stimule l'imagination : l'essentiel n'est en effet jamais dit, mais sous-entendu. Comme chez Georges Pérec, sa référence en littérature, ou chez le cinéaste japonais Ozu, dont elle s'est largement inspirée pour *Eau sauvage* : « Il y a tout un travail chez lui sur le parler social, sur la façon dont on dit les choses mais avec une certaine retenue qui fait que l'on n'exprime pas la vraie pensée, les vrais sentiments », explique-t-elle.

Cette retenue, revendiquée et recherchée par Valérie Mréjen, contraste avec le pathos des grandes vedettes littéraires : Philippe Delerm, Michel Houellebecq, Christine Angot, Frédéric Beigbeder. Ces écrivains-là ont tendance à tout dire et s'expriment sur un mode émotionnel. Leurs livres lyriques ou gore, en phase avec notre société de consommation impudique, participent finalement à l'extension du domaine commercial. Le minimalisme de Mréjen repose, au contraire, de la tyrannie affective infantilisante des messages publicitaires, dont elle ne dédaigne d'ailleurs pas de se moquer, notamment dans cette série de collages inachevée : des arbres généalogiques avec Mamie Nova, Papy Brossard, La Mère Poulard...

... qui fracasse les codes sociaux

Diplômée des Beaux-Arts de Cergy, Valérie Mréjen n'est pas seulement écrivain. Elle est aussi plasticienne et vidéaste. Dans le court-métrage *Chamonix*, elle filme en plan fixe des gens qui racontent en détail un souvenir traumatisant, mais sur un ton neutre. Humour noir, irrésistible. Bien qu'elle n'ait que trente-quatre ans, ses vidéos et collages ont déjà été exposés dans une douzaine de pays, elle a été accueillie en résidence à Glasgow, Los Angeles, et dernièrement à la villa Médicis de Rome.

Son travail, qui consiste chaque fois à mettre en lumière les faits, pensées et gestes de la vie courante, se révèle d'une grande puissance subversive et fracasse les codes sociaux (politesse, croyances, traditions...). On le voit par exemple avec ses vignettes autocollantes « Plaisir d'offrir » (à mettre sur les paquets cadeaux), où au lieu de « Bon anniversaire » elle a écrit les commentaires anodins entendus ici et là au moment des fêtes (« j'ai suivi les conseils du vendeur », « de toutes façons c'est l'intention qui compte », « je n'avais pas d'idée »...). Ce simple recensement fait éclater l'absurdité des dons obligatoires.

EMMANUELLE VEIL

1. Éditions Allia, 92 pages, 6,10 euros.

● À lire également, chez le même éditeur : *Mon grand-père* (1999) et *L'Agrume* (2001).

Charlie Hebdo
Mercredi 3/3/04